

Bâle le 19 Août 1873.

Mon chéri, mon aimé,

Nous sommes arrivés ce soir à 5½ heures à Bâle et mon premier soin a été de faire voir s'il n'y avait pas de lettre de toi, car il y avait déjà 3 longs jours que je n'avais pas eu de tes nouvelles. Heureusement j'en ai reçu une datée d'hier j'aurais été bien plus tourmentée de ne pas en recevoir du tout. Mais que me dis-tu, mon chéri? tu as été malade et soigné par des étrangers pendant que ta femme se promenait. Oh! vois-tu, je me repends chaque fois un peu plus d'avoir accepté de faire ce tour en Suisse sans toi. J'ai vu de bien belles choses dans la nature, ceux qui m'entourent, surtout notre bon père, sont pleins de complaisance et de bontés pour moi, mais je ne jouis de rien, mon esprit est toujours à Bois ou à Plombières et j'ai quelquefois des serrement de cœur... mais ne parlons pas de moi; je dois te gronder de ne m'avoir pas plus donné de détails sur ton accès de fièvre. Qui t'a soigné? Le médecin t'a-t-il vu pendant ton accès? que t'a-t-il ordonné? Es-tu tout à fait rétabli? Vois-tu, mon chéri, je ne puis pres-

que plus rester sans te voir, il me faut de te
voir de l'embrasser, surtout maintenant que
je sais que tu as été souffrant pendant que
je m'amusais. Je puis à peine supporter
les 5 ou 6 jours qui nous séparent encore, avec
mon bien aimé, dis-moi un mot, un seul
mot et j'irai te rejoindre à Plombières.
Si tu savais, mon bien aimé combien je
souffre loin de toi, aussi, je t'en prie ne
va pas en Angleterre sans moi. J'aimerais
me passer d'une robe de soie et dépenser un
peu plus en voyage pour ne plus te quitter.
Va, mon chéri, tu ne m'oublieras pas, a été
reçu, avec un grand plaisir, j'ai même depro-
sa une baiser sur cette petite fleur qui
me parlait de toi, mais crois-tu que j'aie
besoin de la recommandation que me fait
ta petite fleur? Non, mon amour, je crois
que tu aurais plutôt besoin de me re-
commander le ~~contraire~~ contraire. Je me
fais quelquefois le reproche d'être ingrate
envers mon bon père qui ne nous a fait
faire ce voyage que pour nous amuser
et qui y a perçu bien que je n'en jouis
pas. C'est malheureux qu'on ne puisse
avoir tous les plaisirs en même temps
et que je ne puisse avoir autour de moi
tous ceux que j'aime. Je regrette main-

tenant de t'avoir parlé de ce M^r qui m'ap-
portait « ma fleur », je n'ai voulu que te toum-
menter un peu; mais je regrette bien de l'avoir fait
mais j'espère que mon petit main ne m'en
voudra pas. Tu es un vilain, mon chéri, de te toum-
menter toujours tant pour tes affaires et pour
ce qu'on t'écrit de Paris. Laisse les crises,
ce qu'ils veulent c'est de revenir au plus vite
à Paris pour jouir d'un dolce far niente.
Je t'en prie, soigne-toi bien, ta santé avant
tout, si tu es encore le moindre ment fati-
gué, fais le moi télégraphier, j'ai aussi
tôt te rejoindre. Tu es bien bien méchant
d'avoir pris si à cœur la lettre de papa,
tu sais bien qu'il exagère assez ses idées;
mais je te défends d'en faire autant.
Pourquoi veux-tu tant te fatiguer pour arri-
ver plus vite. Crois-tu que ta femme te
sera plus reconnaissante et qu'elle aura un
bon souvenir de son mari quand il sera
tué de travail? non, ce que ta femme veut
de toi, avant tout, c'est toi-même, c'est ton
amour, ta santé, ton ~~santé~~ ^{apppri} dans cette vie.
Et que diront tes enfants plus tard s'ils
savent que leur mère a préféré leur bien-
être et le sien à son mari et à leur père?
Non, vois-tu, tu es un vilain, un méchant,
ne me parle plus de ce que tu dis dans

avec la lettre d'aujourd'hui, cela me fait trop
de peine. Ne doute pas de Dieu, mon
chéri, Il est bon, tout puissant. Aie
seulement du courage, de la patience,
de la confiance sur l'amour et le courage
de ta femme. Oh, vois-tu, si tu me
mets un doute dans le cœur, il me sem-
ble que tu me caches quelque chose pour
m'éviter du chagrin. Crois-tu que je
ne t'aime pas assez pour te faire de
grands sacrifices, non, dis-moi seulement
ce que je dois faire pour diminuer ton
fardeau, pour t'éviter trop de fatigue
et de travail et je le ferai avec bon cœur.
J'ai peut-être tort de te dire tout cela
par écrit, par peut-être je ne m'expli-
que pas bien, mais enfin j'espère te voir
bientôt, mon cœur d'or. J'ai absolument
besoin de causer intimement avec toi.
J'espère que tu m'éciras bientôt pour me
tranquilliser sur ta santé et pour savoir
si je dois aller à Plombières, si tu nous
prendras à Bâle ou à Carlsruhe. Je
ne parlerai pas de suite à papa pour
ce que tu me dis de ta mère, j'attends
la réponse d'Olympe à ta lettre. Papa
se faisait un plaisir d'aller avec nous à
Amécy, car il a aussi sandales de toi.

Nous resterons demain le 20 à Bâle pour
 voir la famille de Mathilde. Le 21
 nous partons pour Carlsruhe, retrou-
 ver Sabine qui nous a quittés le 17 à
 Lucerne. Son mari la réclamait ne
 pouvant plus se passer d'elle à la mai-
 son. Chez Sabine je resterai 3 ou 4
 jours suivant le temps que mon cher
 Seigneur et maître décidera. Si tu ne
 veux absolument pas aller à Carlsruhe,
 quoique cela fasse beaucoup de peine
 à Sabine et à papa, prends le chemin
 le plus court et moins fatigant pour
 toi, et dans ta prochaine lettre fais-
 moi dire bien exactement ce que tu com-
 tes faire et où je dois te rejoindre.
 J'aurais voulu donner 8 jours à Sabine,
 mais je ne le supporterais pas aujour-
 d'hui, si tu étais avec moi cela serait dif-
 ficile. Auras-tu fini tes bains le 26?
 n'en supprime pas un seul jour, si tu
 t'ennuies par trop je pourrai aller à
 Plombières le 23 ou 24. — Georges et Jules
 nous ont aussi quittés à Lucerne, les va-
 cances étant finies. Nous les reverrons
 probablement en Novembre. Notre chère
 Néné a eu un grand chagrin pour les quinz-
 tes.

Le 17^e même jour du départ de Salève
et de mes frères nous avons été en ba-
teau, puis en voiture jusqu'à Inter-
laken, là nous avons vu la fameuse et
féerique grotte de glace de Grindelwald.
D'Interlaken nous nous sommes en-
quis à pour Bâle où nous sommes ar-
rivés ce soir. Je ne te fais pas la des-
cription de mon voyage, mon cher,
parce que il est très tard et que je suis
assez fatiguée, d'ailleurs je pourrai te dire
bien tôt de vive-voix tout ce que j'ai
vu et senti. Je te dirai seulement qu'au
moment de sortir de la grotte de glace
il est tombé une avalanche. J'en ai eu
une grande frayeur. Heureusement
papa et moi, qui étions les plus avancés,
nous n'avons reçu que des éclaboussures.
Un tout petit morceau de glace a fait
un floc énorme sur la cuisse de papa.
Notre pauvre Léon n'était pas non plus
très rassuré, heureusement nous en avons
été quittes pour la peur et un beau spe-
ctacle. - Mille souvenirs effectueux de
la part de papa et Mathilde, embrassements
et bisous de Léon et de la femme. Adieu, mon
bien aimé cher je t'aime de toute la force
de mon âme Eugénie
Une réponse le plus vite possible

la réponse de
Charles
à Eugénie
le 18
95